

DAVID STEEL

**Aux origines
américaine et écossaise
de Pontigny
Patrick Geddes
et Paul Desjardins**

EN 1906, à l'époque de la séparation de l'Église et de l'État et de l'expulsion des congrégations, Paul et Marie-Amélie Desjardins achetèrent les vieux bâtiments monastiques qui jouxtaient l'église abbatiale de Pontigny, près d'Auxerre, avec l'idée d'y organiser, pendant les mois d'été, des rencontres intellectuelles. L'on sait que cette série d'« Entretiens » se déroulèrent d'abord de 1910 à 1913, ensuite de 1922 à 1939. En 1910, entre autres démarches préparatoires, Desjardins rédigea un prospectus qu'il distribua parmi un nombre restreint d'amis et d'intéressés. Au début de la deuxième section, intitulée « Ce que veulent être les Entretiens d'été », avec la clarté et l'honnêteté intellectuelle qui caractérisa tous ses exposés, il reconnaît quatre sources à son initiative. Les modèles antérieurs qui l'inspirèrent sont, écrit-il, « les *congrès internationaux* ; les *réunions d'été* (*summer meetings*) de quelques universités britanniques ; les *coopératives de vacances* américaines, et aussi les

retraites que les personnes engagées dans le monde venaient faire au XVII^e siècle, dans la tranquillité des couvents » (p. 10).

Négligeant les congrès, que l'on nommerait de nos jours sans doute des colloques, et de même les retraites, phénomènes tous deux fort connus, mon propos, dans les pages qui suivent, est d'explorer quelles étaient les *réunions d'été* et les *coopératives de vacances* anglo-saxonnes, auxquelles se référait Desjardins, et comment il en avait pris connaissance. L'on verra que, tandis que le fondateur des « Entretiens », qui ne traversa jamais l'Atlantique, a connu au moins une *coopérative* indirectement par ouï-dire, il participa personnellement, en revanche, dans les années 1890, aux *summer meetings* imaginées et dirigées à Edimbourg, au mois d'août de 1887 à 1899 et de nouveau en 1903, par Patrick Geddes (1854-1932), universitaire écossais pionnier dans le domaine de l'éducation des adultes. Geddes et Desjardins nouèrent en outre une durable amitié et échangèrent une correspondance.

Né à Ballater dans le Perthshire en 1854, plus âgé que Desjardins (1859-1940) de quatre ans, Patrick Geddes, personnage volubile et dynamique, à l'intelligence hyper-fertile et à la conscience sociale développée, était à la fois botaniste, pédagogue, sociologue, urbaniste et guerrier infatigable pour la paix dans le monde. Il avait étudié la biologie et la zoologie avec Thomas Huxley, qui, comme antidote à un surmenage dont avait souffert son élève pendant l'hiver de 1877-88, l'envoya travailler, au cours de l'été 1878, avec Henri de Lacaze-Duthiers, professeur à la Sorbonne, dans sa station de biologie marine sur les côtes finistériennes à Roscoff. Geddes y vécut une renaissance physique et morale, se lia d'amitié avec un jeune biologiste français, Charles Flahault, et, à l'automne, choisit de suivre Lacaze-Duthiers, devenu son nouveau mentor, à Paris, où la vie intellectuelle et culturelle immédiatement le captiva.

Il assista aux cours de Pasteur, de Renan et du chimiste nonagénaire Eugène Chevreul. Fasciné déjà par la pensée de Comte et par les idées sociales de Ruskin, il assista par hasard un jour à une conférence que donnait Edmond Demolins (1852-1907) et fut d'emblée converti aux idées sociales du maître du conférencier, le réformateur Frédéric Le Play (1806-1882). Ingénieur des mines, Le Play avait étudié la condition sociale de la classe ouvrière. Son analyse mena à la publication de *Les Ouvriers européens* en 1855 et, l'année suivante, à la fondation de la Société d'Economie et de Sciences Sociales. Il fut l'un des principaux instigateurs des Expositions Universelles de 1856 et 1867, détint une

chaire d'économie politique au Collège de France et fut élu sénateur. Quant à Demolins, directeur de la *Revue Sociale* devenue *Science Sociale*, il publia des ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* (1897, Firmin Didot), livre qui décida Georges Raverat à envoyer son fils Jacques se faire éduquer dans une école privée, Bedales School, en Angleterre. Ce fut Demolins qui, en 1899, fonda l'École des Roches à Verneuil-sur-Havre dans l'Eure.

Au cours de l'année 1878-79 Geddes non seulement se convertit aux méthodes et aux ambitions réformistes de Le Play, mais, à travers son association avec Lacaze-Duthiers, Demolins et d'autres intellectuels parisiens, se fit francophone et francophile, souscrivant entièrement à une nouvelle culture dont la richesse et l'audace contrastaient avec son austère formation écossaise et les codes moraux de l'Angleterre victorienne. Rentrant à Édimbourg en tant que démonstrateur de zoologie à l'université et prenant connaissance des travaux sociaux d'Octavia Hill à Londres, il entreprit de détourner une partie de ses énergies vers la réforme des conditions de vie des ouvriers dans les vieilles bâtisses sordides du quartier médiéval de la ville. Dans ce but il réunit un groupe de philanthropes, la *Edinburgh Social Union*, afin d'acquérir et rénover des immeubles à la gestion desquels les locataires participeraient. Il organisa également pour leurs habitants des cours du soir facultatifs. Certaines de ces maisons avaient comme occupants des étudiants. C'est ainsi que les réformes de Geddes menèrent à la création, en 1891, d'un *university hall* qui devint la toute première résidence universitaire sous gouvernance coopérative de ses occupants.

Sa nomination à une chaire de botanique à mi-temps à l'Université de Dundee en 1889 n'entra en rien son enthousiasme pour son travail social et ses activités pédagogiques *extra muros*, qui s'étaient développées en une série de *summer meetings*, comme il les appelait, instaurées en août 1887. Il fit tenir les premières de ces réunions à la station de biologie marine de Granton, voisine de la capitale, les organisant un peu selon le modèle de ses expériences à Roscoff, mélange roboratif de cours intensifs et d'activités pratiques de plein air, auxquelles avaient aussi été invités à informellement participer des gens du pays, villégiateurs voire marins-pêcheurs¹. Après des débuts modestes — deux cours : « zoologie de bord de mer » et « botanique de jardin » que lui-même professa à

¹ Voir Helen Meller, *Patrick Geddes, Social Evolutionist and City Planner*, Londres : Routledge, 1990, p. 31.

un petit groupe d'adultes dans les deux premières années — l'entreprise « se développa bientôt en un véritable cours d'été — arts, lettres et sciences — qui, en 1893, déploya une vingtaine de conférenciers devant 120 participants des deux sexes, venus d'une demi-douzaine de pays ² ». En 1891, il avait fait transférer ces activités du littoral au quartier du Lawnmarket proche du centre ville. Y fut admis quiconque se trouvait en mesure de payer les fort modestes frais. La publicité pour la réunion de 1893 sollicitait l'inscription « du naturaliste, de l'humaniste, du professeur et du touriste ³ ». Vers 1895 y participaient « des étudiants d'Angleterre, Écosse, France, Italie et Allemagne ⁴ ». Lorsque le temps le permettait, les cours avaient lieu en plein air, suivis de discussions, d'excursions et de rencontres musicales, artistiques et sociales. Comme antidote à l'éducation universitaire axée sur l'enseignement d'une discipline menant à des examens formels, Geddes visait à offrir une synthèse humaniste des connaissances spécialisées accessibles et de culture générale, le tout diffusé dans une atmosphère de détente et de camaraderie. « Son entreprise », écrit Boardman, « mérite le titre de la toute première université d'été à associer arts, sciences et philosophie de l'éducation ⁵ ». En fait Geddes inventa l'université d'été en Grande-Bretagne, Oxford l'imitant en 1890 seulement. Aux participants on offrit logement et nourriture

² Philip Boardman, *The Worlds of Patrick Geddes, Town planner, re-educator, peace-warrior*, Londres/Boston (Mass) : Routledge, 1978, p. 129. Sur Geddes je dois la plupart de mes renseignements à Boardman, qui rédigea également une *Esquisse de l'œuvre éducatrice de Patrick Geddes*, Montpellier, 1936. Voir aussi Meller, *op. cit.*, p. 93. Pour Geddes voir également Amelia Defries, *The Interpreter Geddes. The Man and his Gospel*, Londres : Routledge, 1927 ; Philip Mairet, *Pioneer of Sociology. The Life and Letters of Patrick Geddes*, Londres : Lund Humphries, 1957 ; Marshall Stalley (éd), *Patrick Geddes. Spokesman for Man and the Environment*, New Brunswick : Rutgers U. P., 1972 ; P. Kitchen, *A Most Unsettling Person. An Introduction to the Ideas and Life of Patrick Geddes*, Londres : Gollancz, 1975.

Une exposition *Patrick Geddes, the French Connection* eut lieu du 17 janv. au 18 avril 2004 à la Scottish National Portrait Gallery, suivie d'un livre du même titre (Frances Fowle et Belinda Thomson éd.), Oxford : White Cockade Pub., 2004, 104 pp. ill., ISBN 1 873487 11 8. Il n'y est guère question de Desjardins.

³ Boardman, p. 198.

⁴ Elizabeth Sharp, *William Sharp. A Memoir*, Londres : Heinemann, cité dans Defries, p. 50.

⁵ Boardman, p. 129.

dans les résidences d'étudiants qu'à son instigation on avait peu à peu instaurées, et ceci sans que l'université elle-même offre de subvention ou autre aide officielle.

Grâce à ses contacts outre-Manche, il fut en mesure d'attirer une gamme de conférenciers étrangers qui, en ce qui concerne la France, comprenait Alfred Espinas, professeur de lettres à Bordeaux, Augustin Hamon (1862-1945), Henry de Varigny, l'abbé Félix Klein de l'Université Catholique de Paris (un Le Playien qui assista d'abord comme étudiant, puis, l'année suivante, comme maître de cours), Élisée Reclus, le géographe anarchiste, son frère Élie, anthropologue (leurs sympathies communardes avaient valu à tous deux d'être exilés), Edmond Demolins, Firmin Roz et... Paul Desjardins. L'article de Roz, « Une réunion d'été à Édimbourg », que publia la *Revue bleue* du 12 septembre 1903 (pp. 337-40) — revue à laquelle Desjardins aussi collabora — ne fait malheureusement aucune mention de ses co-invités français, de même qu'il ne date pas son propre séjour. À cette assemblée de talents vint s'ajouter le théoricien de l'anarchisme russe, Kropotkine et, venus des États-Unis, entre autres, William James de Harvard et Charles Zueblin de Chicago. Geddes lui-même devait faire plusieurs voyages en Amérique et s'y bâtir une solide réputation de scientifique novateur, urbaniste visionnaire, théoricien de l'éducation et conférencier quasi-inaudible.

Geddes avait fait la connaissance de Demolins lors de la conférence à laquelle il avait assisté à Paris en 1878-79. Reste à éclaircir précisément quand et comment l'Écossais fit la rencontre de Desjardins. Aucune mention de Geddes ou d'Édimbourg dans l'esquisse chronologique de la vie de Desjardins au début du *Paul Desjardins et les décades de Pontigny* (1964, P.U.F.) d'Anne Heurgon-Desjardins ou dans le livre identiquement intitulé de François Chaubet (Villeneuve d'Asq : Presses du Septentrion, 2001)⁶. Il est possible que ce fut Charles Gide (1847-1932) qui ait servi d'agent de liaison. Professeur à la Faculté de Droit, l'économiste-coopératiste habitait et enseignait alors à Montpellier, ville où Geddes avait fait un long séjour en 1889-90 et avec laquelle il organisait des échanges d'étudiants. En 1890 on y fêta le sixième centenaire de l'université. Ce fut aussi l'année où le jeune André Gide, rendant visite à son oncle dans la ville, fit la connaissance de Paul Valéry. Geddes avait de nombreux contacts montpelliérains, par l'entremise surtout de son ami

⁶ Le premier ne comporte pas d'index ; l'index du second, dans ses inclusions et ses omissions, n'est souvent pas fiable.

Flahault (1852-1935), devenu directeur de l'Institut de Botanique de la ville ⁷. Certainement Geddes y fit la rencontre de l'économiste qui, dès sa fondation en 1892, fut aussi un membre influent de l'Union pour l'Action Morale fondée par Desjardins. Quant à Demolins et Desjardins, il semblerait qu'ils firent connaissance pour la première fois à la *summer meeting* de 1893 à Édimbourg, le Le Playien, à ce qu'il semble, étant fort impressionné par son plus jeune compatriote bien que sceptique quant à la praticabilité de son programme moral. De son côté, Desjardins, intimement engagé dans le système laïque — il faisait cours à Condorcet et à l'E.N.S. de Sèvres —, pouvait peut-être ne pas entièrement souscrire à toutes les idées de Demolins sur les écoles libres. L'année 1893 marque la première présence de Desjardins aux réunions de Geddes, son séjour et celui de Demolins se chevauchant. Le programme publicitaire pour les séances de 1894 fait le résumé des événements de l'année précédente et nous apprend que Desjardins, dans la deuxième quinzaine du mois d'août, prononça une série de conférences sur « la renaissance morale de la France au temps présent », sujet qui lui tenait, entre tous, à coeur ⁸.

⁷ Je dois cette hypothèse, ainsi que les citations dans la présente note et celle qui suit, à Siân Reynolds. Flahault écrit à Geddes le 5 juin 1891 : « À l'Institut [de botanique] tout le monde vous regrette. Les familles Gide, Bonnet, etc. se portent très bien », lettre autogr. inéd., National Library of Scotland (désormais N.L.S.), 10525, fol. 104. Anna, la femme de Geddes, écrivit un article, « Montpellier and its Ancient University », (*Scottish Art Review*, 1890, pp. 130-4, qui fut, semble-t-il, traduit en français par Jules Valéry (1863-1938), frère aîné du poète.

La fille aînée de Charles et Anna Gide, Jeanne (1879-1963), épousa Pierre Espinas (1876-1973), ingénieur des mines. Qu'il y ait eu ou non parenté entre Alfred Espinas, conférencier aux *summer meetings* d'Édimbourg, et Pierre Espinas, une entrée dans le *Journal* d'André Gide (qui, dans la première décennie du siècle, s'intéressait particulièrement à son jeune cousin Paul Gide [1884-1915], frère de Jeanne) intrigue. Le 9 février 1902, à Paris, il note : « Déjeuner avec Jeanne Gide et la petite Écossaise. Ensemble nous allons entendre Sarah Bernhardt dans *Phédre*. » À l'époque, Jeanne Gide aurait eu 22 ans, Norah, la fille de Geddes, née en 1887, 14 ou 15 ans. Les Geddes, amis des Charles Gide, étaient-ils à Paris à cette date ? Était-ce Norah, « la petite Écossaise » ? Une réponse affirmative est tentante. Voir *Journal I* (« Pléiade », éd. É. Marty), p. 345.

⁸ Archives de l'Univ. de Strathclyde, T/GED 7/8/21. La date est confirmée par Antoine Savoye, qui écrit : « E. Demolins prend position vis-à-vis du *Devoir présent* que Desjardins vient de publier et de son "Union pour l'action morale". Depuis leur rencontre au *summer meeting* d'Édimbourg en 1893, il a conçu une "réelle admiration" pour ce véritable apôtre du relèvement moral. Cependant il

Une lettre du 2 mars 1894, conservée dans les archives de la National Library of Scotland, et expédiée non pas à Geddes mais à sa femme Anna, née Morton (1857-1917), constitue le premier contact que nous avons retrouvé entre Desjardins et les Geddes, mais n'est manifestement pas la première lettre qu'ils ont dû échanger, car elle traite d'un deuxième séjour écossais et non pas du premier.

Madame,

Votre lettre bonne et indulgente me remplit de confusion. Après mon inexplicable silence (dont ma vie éparpillée est cause) comment pourrai-je vous faire croire à mon attachement ? Cet attachement est réel cependant, et bien souvent je repense à votre bon accueil avec gratitude.

Cette année, par malheur, je ne pourrais disposer de mon mois d'août. Je serai paysan à ce moment-là. Le repos et l'air des champs me seront bien nécessaires. Voilà donc remise à une autre année la joie de vous revoir à Édimbourg. J'en ai un vrai regret.

Vous avez su la mort de Mme Blaze de Bury. Ça a été un vrai chagrin pour moi. Parmi les grandes obligations que je lui avais et dont je lui ai marqué trop peu de reconnaissance, je compte au premier rang le bienfait de m'avoir présenté à vous.

J'espère que M. Geddes ne se laisse pas écraser par le travail de manœuvre. Je voudrais bien qu'entre autres travaux il pût trouver le temps d'écrire une petite conférence populaire sur le sens de la Botanique — ce qu'il m'a dit dans les serres du jardin d'Édimbourg — je me chargerais de la traduction française. Et je crois que ce serait un trait de lumière dans la confusion générale des idées touchant les sciences de la vie.

J'ai bien reçu, en effet, les tableaux, précieux souvenir de ma chère ville d'Édimbourg. Je vais aussitôt payer mon dû, bien en retard déjà.

Veillez, chère Madame, user de pardon et de bonté envers moi. Faites agréer l'expression de mon affection et de mon admiration à M. Geddes ; j'embrasse vos chers enfants, et j'envoie de fidèles

n'a pas rejoint les rangs de l'Union pour l'action morale et tient à s'en expliquer. » (A. Savoye, « À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ? Dix années de combat intellectuel, 1887-1897 », *Les Études sociales*, n° 127-128, 1998, pp. 33-49.

compliments à ceux qui, là-bas, ne m'ont pas oublié, en particulier à M. Riccardo Stephens.

Votre ami bien respectueux

Paul Desjardins.

Vendredi 2 mars 1894⁹.

Cette lettre confirme que Desjardins avait participé à la réunion d'été de l'année précédente. Elle suggère également une origine différente à son premier contact avec Geddes, non pas, comme nous l'avons supputé, Charles Gide, mais Mme Blaze de Bury, bien qu'il soit possible de comprendre que ce fut sa première rencontre avec Anna Geddes qu'il devait à cette dame, ayant fait la connaissance de Geddes lui-même autrement et préalablement. La baronne Marie Pauline Rose Blaze de Bury (1813-1894), Écossaise née Rose Stewart (ou Stuart) à Oban en 1813, était l'épouse, depuis 1844, de Ange Henri Blaze de Bury (1813-1888), diplomate et littérateur français, critique musical de la *Revue des deux mondes*, que dirigeait son beau-frère Buloz. Femme de tête et écrivain aussi prolifique que son mari, elle rédigea des romans et des études critiques, sur Racine et Molière entre autres. On ne sait pour l'heure rien de plus concernant son amitié avec Geddes ou Desjardins, au-delà de l'affirmation quelque peu douteuse de l'auteur anonyme de l'article nécrologique que lui consacra *The Times*, prétendant que « le mouvement » (il faut comprendre l'Union pour l'Action Morale) « qui doit tant au vicomte Melchior de Vogüé et maintenant se propage par les bons soins du Pasteur Wagner et de M. Desjardins, lui doit beaucoup¹⁰ ».

⁹ Lettre autog. inéd., N.L.S., Geddes Papers, MS 10503, ff.64-65. Je suis reconnaissant à Édith Heurgon et à Catherine Peyrou, ainsi qu'au Dr. Iain Brown, conservateur en chef de la Division des Manuscrits à la N.L.S., pour l'autorisation de publier ici cette lettre et celles qui suivent. Riccardo Stephens était un médecin qui participait aux *summer meetings* et qui, en 1896, publia un roman, *The Cruciform Mark*, Londres : Chatto, qui les satirisait.

¹⁰ Voir *The Times*, 29 janv. 1894, p. 6, *Dict. Biog. Franç.* et *Biog. Dict. of Scottish Women* (à paraître). Avant son mariage Rose Stuart (ou Stewart, l'orthographe varie) collabora, souvent sous le nom de Arthur Dudley, à des périodiques anglais et français. Elle donna des chroniques sur la politique française au *Daily News* et des articles à *Blackwood's Magazine* — entre autres « La France contre Paris », oct. 1888, pp. 591-614. Son *Racine and the French Classical Drama* parut en 1845 (Londres : C. Knight), et son *Molière and the French Classical Drama* en 1846. Elle fonda une banque, tint salon littéraire, parlait français et allemand et correspondait avec Bismarck ainsi qu'avec les ambassadeurs de la plu-

Une deuxième lettre, à Geddes cette fois, est datée du 14 janvier, sans millésime, mais de 1896.

Paris, 14 janvier.

Cher et honoré ami,

C'est vrai que je me suis très mal conduit avec vous, que pourtant j'aime fidèlement. La maladie, les occupations, les préoccupations et la paresse m'ont bien retardé et mon silence a fini par m'enchaîner dans ma propre honte, en sorte que je n'ai plus osé le rompre.

Oui, j'ai bien reçu l'*Evergreen* et je l'ai déposé dans la Bibliothèque de notre petite *Union*. Mille remerciements affectueux pour ce gracieux envoi d'automne.

Oui, *en principe*, je suis disposé à venir à Edinburgh en août prochain, revoir cette chère ville, les chers amis que j'y ai laissés, et dire quelques choses que je crois vraies.

Mais je ne puis m'engager ferme — d'abord parce que je suis mortel, maladif et que le mois d'août est celui où je porte sur mes épaules la fatigue entassée de toute l'année ; — ensuite parce que j'ai une vieille grand-mère qui m'aime étroitement et que je dois passer la majeure partie des vacances auprès d'elle ; — enfin parce que je dois assister à Athènes à la commémoration de la fondation de notre école française, et que la date n'en est pas encore exactement fixée.

Conclusion : j'ai le désir d'aller à Edinburgh, et il est *probable*, mais *seulement probable* que je pourrai réaliser ce désir.

Je serai charmé de vous voir à Paris en avril prochain. Je vous aiderai autant que je le pourrai dans votre œuvre de la Société Franco-Écossaise, qui me paraît noble et pratique.

Veillez offrir à Mme Geddes mon fidèle respect, mon souvenir à Miss Norah et à votre jeune fils, ma sympathie à M. Thomson et à M. Stephens, et me croire toujours
votre dévoué ami

Paul Desjardins.

Si je pouvais aller à Edinburgh le sujet de mes lectures serait :

(indices, observations, analyses, synthèse, conclusions pratiques sur) *la Grandeur du moment présent*. — J'ai là-dessus quelques idées assez méditées et qui regardent tous les peuples civilisés .

part des pays européens à Paris. Sa fille Yetta fut aussi une critique connue. On enterra Rose Blaze de Bury à Paris le 28 janvier 1894, âgée de 80 ans.

Tout à vous,

P. D.¹¹

The Evergreen : A Northern Seasonal était un périodique publié par Geddes et dirigé par lui et par William Sharp (la fameuse « Fiona Macleod » du *Celtic Movement*). Il eut quatre numéros seulement, deux en 1895 et deux en 1896, chacun correspondant à l'une des quatre saisons. Dans la lettre reproduite ici, il s'agit de *The Book of Autumn*, paru fin 1895. Desjardins lui-même contribua avec un texte, « Il neige », au

¹¹ Lettre autog. inéd., N.L.S. Geddes Papers MS 10554, ff. 21-22. Datation confirmée par le fait que l'École française d'archéologie d'Athènes fut créée en 1846, 1896 étant donc le cinquantenaire de sa fondation.

Soutenu par l'historien Ernest Lavisse, par Pasteur et par Berthelot, Geddes avait organisé un Comité Franco-Écossais afin de procéder à un échange d'étudiants entre les deux pays et de faire renaître le Collège des Écossais, fondé en 1326 à Paris, 65 rue du Cardinal Lemoine. Un pilier parisien du comité fut Sir Thomas Barclay, l'un des inspirateurs principaux de l'Entente Cordiale de 1904. Le rêve de recréer le collège parisien n'aboutira pas, mais une résidence pour étudiants français et britanniques fut créée boulevard Saint-Michel, que son associée Marie Bonnet transforma plus tard en Maison d'Étudiants et transféra boulevard Raspail, voir E. Cumming, « Patrick Geddes. Cultivating the Garden of Life », *Patrick Geddes. The French Connection*, p. 23. Geddes construira son Collège des Écossais à Montpellier un quart de siècle plus tard, voir plus bas.

Norah est la fille de Geddes, née en 1887 ; le fils est Alasdair (1891-1917), mort à la guerre.

John Arthur Thomson, ex-élève de Geddes et enthousiaste des *summer meetings*, occupa plus tard la chaire de biologie à l'Université d'Aberdeen. Auteur prolifique, il collabora avec son mentor à la rédaction de *The Evolution of Sex* (Londres : W. Scott, 1889).

Un tableau de Puvis de Chavannes, peintre fort apprécié de Geddes et de son groupe, qui fit partie de l'exposition « Patrick Geddes, the French Connection » à Édimbourg en 2004, s'accompagnait d'une note intéressante de Belinda Thomson concernant les activités Geddes-Desjardins vers 1896. Il semble que, sur l'initiative de Desjardins et de ses amis, une grande affiche du lithographe Auguste Lauzet, représentant le premier cycle des peintures murales que Puvis consacra à Sainte-Geneviève (1874-78) et destina au Panthéon, parut boulevard des Capucines à cette époque. Il s'agissait d'un geste moralisateur pour contrer la prolifération d'affiches « impudiques » qui marquèrent le Paris fin de siècle. L'affiche de Lauzet fut aussi publiée à Édimbourg par la maison de « P. D. Geddes, Colleagues & Co. » dans son « Ethic Art Series » — voir *Patrick Geddes, the French Connection*, p. 66, n. 5.

quatrième et dernier numéro, *The Book of Winter* (1896-97).

Il appert donc que Desjardins, hébergé comme les autres *visiting lecturers* à Ramsay Lodge, Ramsay Gardens, prononça des conférences dans la capitale écossaise à la *summer meeting* de 1893 et de nouveau au mois d'août de 1896 — un compte rendu des séances de cette année-là confirme qu'il avait réussi à se libérer. Les archives de l'Université de Strathclyde conservent en outre une photo des participants de 1896, où l'on voit Desjardins vers le bas à droite, chauve, barbe fleurie, et portant lavallière¹². Il n'est du reste pas exclu qu'il se soit rendu à Édimbourg lors d'un *meeting* ultérieur. Charmé par la ville — l'une des plus belles d'Europe — il fut tout aussi fasciné par l'entreprise pédagogique à laquelle il participa, son organisation, son ambiance détendue, son caractère cosmopolite, son mélange des sexes, sa nature plein-airiste, sans oublier les activités culturelles, les excursions ancillaires et leur atmosphère de franche camaraderie. L'impressionnèrent tout autant l'énergie, la vision et l'altruisme désintéressé de l'humaniste polyvalent qu'était le francophile Geddes. Leur amitié s'affermi et ils continuèrent à correspondre, à soutenir leurs activités respectives et à se rencontrer occasionnellement à Paris. Plus tard — Desjardins, rappelons-le, n'en fit l'achat qu'en 1906 et les « Entretiens » ne commencèrent qu'en 1910 — il y aura des invitations à Pontigny, qui, c'est maintenant évident, fut directement inspiré par le modèle édimbourgeois élaboré par Patrick Geddes.

Tandis que Geddes s'évertuait à recréer, d'abord à Granton, ensuite à Édimbourg même, la joyeuse ambiance pédagogique que, jeune homme, il avait connue à Roscoff, l'on s'accorde à reconnaître qu'un modèle plus important de l'initiative qu'il lança dans la capitale écossaise se situait en Amérique. « Il observa », note Mairet, « que l'idée lui était venue à partir de quelques *vacation courses* qui se tenaient depuis quelques années à Chautauqua dans l'état de New York¹³ ». Ce n'est pourtant qu'après avoir déjà institué ses *summer meetings* que Geddes traversa l'Atlantique pour la première fois. Qu'il fût au courant d'innovations aussi neuves que lointaines témoigne de la sensibilité de ses antennes pédagogiques.

Chautauqua Institution, comme on l'appelle depuis 1902, se développe sur les rives boisées des bords nord-ouest du Lac Chautauqua, qui lui-même constitue presque une baie de l'extrémité nord-est du grand Lac Eyrie à quelque cent vingt kilomètres au sud-ouest de la ville de Buf-

¹² Photo reproduite dans *Patrick Geddes, the French Connection*, p. 20.

¹³ Mairet, p. 63.

falo¹⁴. Ses origines, modestes, résident dans le méthodisme. De ses deux fondateurs autodidactes, l'un, Lewis Miller (1829-1899), était répétiteur à l'école méthodiste du dimanche, tandis que l'autre, John Heyl Vincent, était prédicateur. Miller fut aussi inventeur et industriel. Tous deux déploraient le manque d'opportunités pour l'éducation de la population rurale de la région. Afin de pallier à cette insuffisance ils achetèrent, au lieu dit Fair Point, une vingtaine d'hectares riverains au nom de l'Église Méthodiste Épiscopale, y fondant, au mois d'août 1874, dans un cadre d'une grande beauté naturelle qui bénéficiait d'un climat estival bénin, ce qui n'était guère plus dans ses débuts qu'un camp de vacances d'été pour surveillants ou professeurs d'école du dimanche ou pour ceux qui ambitionnaient de le devenir. On y offrait quinze jours de cours : étude de la Bible, instruction religieuse, connaissances générales. Cours et culte se tenaient *al fresco* ; on dormait sous la tente ou à la belle étoile. Les organisateurs cherchèrent à combiner stimulation intellectuelle, spirituelle et sociale dans une ambiance d'agrément et de détente physique. Pouvait y assister quiconque se sentait motivé.

L'expérience connut un essor inattendu, le pays étant accessible par route, chemin de fer et bateau à vapeur. Un bref séjour qu'y fit le Président Grant au cours du deuxième été n'y fut pas pour rien. L'auditorium de plein air — quelques rangées de bancs sans dossier parmi les arbres — était devenu, en 1909, un amphithéâtre à l'acoustique moderne pouvant asseoir plusieurs milliers de participants. Les tentes du début, que l'on apportait soi-même, y installant sa propre literie et nourriture, devinrent des cottages en bois groupés autour d'une mini-ville autarcique qui jouissait d'une centrale thermique, de l'eau courante, du tout-à-l'égout, d'une librairie, épicerie, bureau de poste, maison de la presse et musée. On achetait son billet dans un pavillon à l'entrée du site.

Aux cours religieux on ajouta, en 1875, des leçons d'hébreu. Un instrument pédagogique novateur y fut le *Palestine Park*, vaste espace jardin qui reproduisait la forme et les contours de la Terre Sainte et où un fleuve Jourdain vidait ses eaux dans une mer Morte. À partir de 1876

¹⁴ Je fonde ce résumé de Chautauqua sur Kathleen Crocker et Jane Currie, *Chautauqua Institution 1874-1974*, Charleston (S.C.) : Arcadia Publishing, 2001. Voir aussi Theodore Morrison, *Chautauqua. A Centre for Education, Religion and the Arts in America*, Chicago/Londres : Univ. of Chicago Pr., 1974, et Jeffrey Simpson, *Chautauqua. An American Utopia*, New York : Harry N. Abrams Inc., 1999.

parut une revue mensuelle, *The Chautauquan*, tirée dès sa première année à 15 000 exemplaires. Le cursus s'étendit considérablement avec la fondation, en 1878, du *Chautauquan Literary and Scientific Circle*, qui élaborait un cours de lecture guidée fondé sur des textes à sujets divers, laïques autant que religieux, publiés par la Chautauqua Press, le tout aboutissant à un diplôme. Chautauqua devint rapidement le centre d'un réseau d'enseignement toujours grandissant qui offrait éducation et enrichissement culturel soit sur place, soit par correspondance à qui, manœuvre ou ménagère, campagnard ou citadin, de grande ou d'aucune culture, voulait améliorer sa situation ou ses connaissances. Surtout le réseau mit en rapport entre elles, à des fins instructives, à l'échelle locale, nationale et, avec le temps, internationale, les femmes, dépourvues jusque-là, pour la plupart, d'opportunités éducatives. Protestante à ses débuts, l'initiative ne tarda pas à se muer en mouvement œcuménique. Privilégiant à ses débuts la seule étude de la Bible, elle s'étendit bientôt à la gamme entière des disciplines, offrant des cours de langues, sciences, musique, théâtre, beaux-arts, et arts artisanaux, auxquels s'ajoutaient sports et récréations de toutes sortes ainsi qu'un *kindergarten*. À l'époque où Desjardins fonda les Entretiens de Pontigny, Chautauqua, instauré trente-six ans plus tôt et déployant son premier *summer school programme* en 1879, était un célèbre centre de débats à la réputation internationale.

Précisément qui ou quoi, verbalement ou par écrit, alerta Geddes, vers 1885, de ce qui se passait à Chautauqua, reste à éclaircir. On sait cependant que plusieurs personnages britanniques eurent vent de l'entreprise vers cette date, car Meller écrit que « en 1888 nombre de professeurs d'université ou de collège, y compris Michael Sadler (de Leeds), le Rév. John Percival (membre fondateur du Collège Universitaire de Bristol) et le Rév. Dr. Paton de Nottingham, s'étaient rassemblés pour discuter de la possibilité de monter une *summer school* selon le modèle des réunions américaines à Chautauqua ¹⁵ ». 1888 cependant est l'année qui suit la première *summer meeting* organisée par Geddes.

Geddes voyagea aux États-Unis pour la première fois au printemps de 1899, voulant y recruter soutien financier et intellectuel pour un nouveau projet. On ignore s'il en profita pour visiter Chautauqua hors saison. Son idée était de monter, dans le cadre de la Grande Exposition Universelle de 1900, une *International Association for the Advancement of*

¹⁵ Meller, p. 96.

Science, Arts and Education qui organiserait une *summer meeting* parisienne à grande échelle. Picard, directeur de l'Exposition, lui avait alloué la place qui convenait dans le Palais des Congrès. De mai à octobre Geddes, avec son partenaire américain Robert Erskine Ely de Harvard, rencontré l'année précédente, et d'autres amis américains, écossais et français, menèrent à bien leur projet, forgeant des liens avec Bergson et renforçant ceux déjà établis avec Charles Gide ¹⁶.

Ce *summer meeting* parisien dura de mai en octobre et l'on imagine que Desjardins dut y contribuer au moins avec quelques conférences. Si, au demeurant, Geddes put recruter Bergson, ce fut sans doute par l'entremise de son ami ; le philosophe et Desjardins se connaissaient depuis leur admission ensemble rue d'Ulm dans la promotion de 1878. Quoiqu'aucune lettre entre Geddes et Desjardins, pour cette période 1899-1900, n'ait été retrouvée, un long et presque illisible brouillon, en français, daté « 97-98 », survit. Il concerne un autre projet de Geddes, un *Current Events Club*, qui, croit-il, coïncide avec « le Langage des faits », idée de Desjardins élaborée dans un numéro du *Bulletin de l'Union pour l'action morale* qu'il venait de recevoir. Geddes voulait éveiller, chez les gens de différents pays, la conscience de leur place dans le monde à travers des discussions internationales par correspondance publiée dans une revue, les contributeurs expliquant leur liens avec les événements locaux, nationaux, européens, voire mondiaux, et contribuant ainsi à l'entente internationale, l'harmonie raciale et la paix. En fait cette notion quelque peu utopique de Geddes reflétait un peu les débats tenus sous l'égide de Desjardins à l'Union pour l'action morale depuis huit ans déjà :

Mon cher Desjardins,

[...] J'espère que cette collaboration puisse avoir un certain intérêt pour l'*Union*. Je regrette que notre maison d'édition ne fait pas encore de bonnes affaires, ni avec vos livres d'art, ni avec ses propres publications. C'est l'heure de l'apogée de la [*sic*] *Strand Magazine*. Mais nous n'abandonnons pas l'œuvre : *L'Affaire Dreyfus* se vend pas mal et je crois qu'il y a de la place pour cette *Current*

¹⁶ Pour cet événement voir Siân Reynolds, « After Dreyfus and before the Entente : P. Geddes's Cultural Diplomacy at the Paris exhibition of 1900 », dans M. Cornick et C. Crossley (eds), *Problems in French History*, Londres : Palgrave, 2000, pp. 149-67.

Events Series. Nous allons avoir bientôt une maison à Londres (où nous venons d'acquérir un terrain grand comme Ramsay Gardens pour bâtir quelque chose d'analogue à University Hall ici). Je vais prochainement aux États-Unis, en partie pour donner des conférences, mais surtout pour ouvrir des rapports avec les Sociétés Éthiques et les University Settlements pour faire la propagande des *Outlook Tower*, des Current Events Club et pour ouvrir des relations avec un éditeur américain. Je serai heureux si je peux faire mieux connaître l'*Union*. Est-ce que vous voulez bien entreprendre l'agence de la *Current Events Series* à Paris ? Et nous confier réciproquement le *Langage des faits* ? Je sais bien que nous ne vendrons pas beaucoup l'un pour l'autre, mais il faut commencer par affirmer le principe, n'est-ce pas ? Même pour le plus légitime rationalisme il faut que le point de vue éthique soit occidental, soit humain, en tout cas aussi international que possible, absolument comme l'hygiène ou l'éducation commencent déjà de concilier les besoins spéciaux et généraux, régionaux et humains. « Mais nous sommes déjà trop occupés », vous me direz !

Nous avons été trop près de la guerre, quelle bonne affaire pour les réactionnaires de tous genres. Il est urgent, il est même nécessaire que nous faisons [*sic*] mieux connaître la France ici, et réciproquement. [...] Essayons¹⁷.

¹⁷ Lettre autog. inéd., N.L.S., MS 10509, ff. 119-239 ; une feuille séparée qui l'accompagne porte une note de la main de Geddes : « Fr-Scot Relations. Letter to M. Desjardins. Nov/98 (Entente Cordiale) Fr. consuls (M. Félix Faure) ».

La maison d'édition de Geddes, « Patrick Geddes, Colleagues & Co. » fut fondée en 1893. Le livre *L'Affaire Dreyfus* connut trois éditions, révisées selon le déroulement des événements. L'auteur en était « Georges Guyon », pseudonyme de Paul Reclus, fils d'Élie. Depuis la Commune les Reclus étaient proscrits et Geddes, pendant de longues périodes, offrit asile à Paul, lui confiant du travail au cours des *summer meetings*, dans sa maison d'édition et comme traducteur, voir Boardman p. 153.

La Outlook Tower, tour médiévale dans la vieille ville et quartier général du groupe de Geddes, servait à la fois d'observatoire, de musée-galerie et de centre pédagogique ; ses différents étages étaient organisées pour symboliser diverses perspectives cognitives.

Ramsay Gardens était un espace vert sur l'esplanade du château que Geddes acheta pour y faire construire des résidences (1892-93) qui, de nos jours encore, se découpent en rouge et blanc sur la silhouette grise de la vieille ville et du château-fort ; au 14 il avait lui-même son appartement.

Un autre brouillon ou section de lettre, en anglais cette fois, de Geddes à Desjardins est daté du 12 août, de Gand, où l'Écossais organisait une exposition intitulée *World Congress of Cities* à l'Exposition Internationale de cet été-là. Dans sa lettre, Geddes expose ses idées sur la vie civique et ce qu'il considère être la culture pacifique de la ville provinciale par opposition à la culture guerrière des villes capitales / états¹⁸. Un an plus tard la dévastation de la guerre devait laisser de nombreuses villes belges et françaises en ruines, occasion pour l'infatigable Geddes d'exposer une version modifiée de son montage de Gand, « Exposition de la ville reconstituée », à Paris en juin 1916, accompagnée de conférences et activités ancillaires. L'exposition revenait de l'Inde, où, à Calcutta, Geddes avait noué des rapports avec l'éminent botaniste-physicien J. C. Bose (1858-1937). Ce fut probablement par l'entremise de Geddes que Bose vint à Pontigny en 1925 pour la décade « Nous autres Européens¹⁹ ». Au printemps, pendant les préparations pour son exposition, Geddes fut invité à dîner « frugalement » chez les Desjardins, le 26 avril²⁰. De retour d'un voyage ultérieur en Inde en 1919 il trouva, lors de son débarquement à Marseille, une autre invitation à déjeuner ou à dîner le week-end des 24-25 avril :

Je serai profondément joyeux de vous revoir. Ma femme n'est pas à Paris mais chez nous à l'abbaye de Pontigny, en Bourgogne, où elle hospitalise cinquante blessés.

À vous de tout cœur. Mes vœux pour tous les vôtres. Sentiments d'*ami* et d'*allié*, très fervents et fidèles²¹.

Geddes se trouva de nouveau à Paris au mois de janvier 1924, lors de discussions sur les relations intellectuelles internationales avec Bergson

¹⁸ Lettre autogr. inéd. (une page), Archives de l'Univ. de Strathclyde, T-GED9/1224. Mes remerciements à Angela Seenan, archiviste, pour la communication de ce document.

¹⁹ Voir Chaubet, pp. 127-30. Geddes rédigea la biographie de Bose, *An Indian Pioneer of Science : The Life and Work of Sir Jagadis C. Bose* (Londres, 1920).

²⁰ Lettre autogr. inéd., N.L.S., MS 19995, f. 9, enveloppe adressée aux bons soins de M. F. Schrader, 32, rue de Verneuil, Paris. Schrader était un géographe éminent, auteur d'un atlas bien connu, et ami parisien de Desjardins.

²¹ Lettre autogr. inéd., N.L.S., envoyée du 27, rue Boulainvilliers, 16^e, au Prof. Geddes, Passager, S.S. Mongolia, P & O Navigation Co., Marseille.

et Desjardins²². L'indication de Desjardins, dans sa lettre d'avril 1919, précisant à son correspondant que Pontigny se situe en Bourgogne, semble suggérer que Geddes ne connaissait pas le lieu et donc n'avait pas assisté aux « décades » d'avant-guerre, malgré le fait qu'il ait reçu un prospectus pour les « entretiens » de 1911²³. Qu'il y ait assisté à une décade au moins une fois, dans les années vingt, est indiqué par une dernière lettre de Desjardins conservée à la National Library of Scotland et datée du 19 juin 1928. Il s'agit d'une réponse à une lettre de Geddes sollicitant son aide pour trouver des enseignants français prêts à exercer dans une Cité Universitaire Internationale qu'il avait fondée à Montpellier en 1924, et qui devait comprendre, entre autres, un Collège des Américains et un Collège Franco-Écossais. Seule la construction de cette dernière, d'une fantaisie charmante, se réalisa dans la garrigue proche de la ville et sert actuellement, dans les faubourgs, de rectorat de l'université. Un buste récent de Geddes y orne le jardin. La réponse de Desjardins comprend une requête réciproque :

Cher ami,

Je prends en grande considération votre demande, et vais tâcher de vous découvrir l'oiseau rare. Mais il ne faut pas vous dissimuler que nous n'avons aucune chance de dénicher cet oiseau parmi les femmes enseignantes encore en activité de service. Aucune ne quittera sa carrière, avec les avantages et les garanties que fait malgré tout l'État à ses fonctionnaires, pour courir l'aventure d'une institution privée, surtout aux conditions trop maigres que vous offrez. Il faudra nous rabattre sur les personnes retraitées, c'est-à-dire sexagénaires. Si vous acceptez cela, nous avons quelque chance de réussir, et je connais diverses personnes dans l'Hérault, que je pourrai mettre en campagne.

À mon tour de vous requérir. Je vous mets sous cette enveloppe le court prospectus du foyer permanent que nous ouvrons à Pontigny; voulez-vous nous prêter votre nom si autorisé pour le comité de références qu'il faut organiser ? Cela nous amènera de jeunes Écossais, à qui d'ailleurs vous seriez gentil de nous recommander. Il ne peut y avoir entre nous de concurrence : voyez vous-même.

Pontigny aimerait vous revoir cette année. Je vous ai adressé le syllabus des trois décades. Venez.

²² Boardman, p. 347.

²³ Archives de l'Univ. de Strathclyde, T-GED23/15/17.

Votre vieux fidèle ami

Paul Desjardins ²⁴.

« Vous revoir » : Geddes avait donc déjà assisté à une ou plusieurs décades et, de fait, une photographie confirme qu'il fut présent à la troisième rencontre de 1927, organisée du 1^{er} au 11 septembre sur le sujet « D'un humanisme moderne et des chances d'une rénovation du vieux monde par l'école ». Une image floue le montre, à la gare de Pontigny, en chapeau de paille, barbe blanche, aux côtés du philosophe polonais Wincenty Lutoslawski (1863-1954) et de son fils ²⁵. On ignore en quoi contribua aux débats. En fait, on ne sait actuellement rien d'autre sur les relations entre Desjardins et Geddes, qui devait mourir à Montpellier en 1932 (le Roi venait juste de l'adouber Sir Patrick), son ami français lui survivant jusqu'en 1940. Avec l'âge les ressemblances entre leurs caractères et leurs carrières s'étaient renforcées : hommes intègres, dans la mesure où il est possible de l'être, tous deux enseignants professionnels, pédagogues novateurs, mus par les mêmes ambitions, moralité civique, justice sociale, entente internationale, paix mondiale. Autre lien d'une douleur pénétrante : chacun avait perdu un fils dans la Grande Guerre.

L'observation que fait Desjardins à Geddes, dans la lettre précitée, que leurs deux entreprises ne se concurrençaient pas, constitue la preuve par le contraire qu'il existait bien un parallélisme indubitable entre leurs activités. D'après ce qui précède, il semble incontestable qu'en grande partie Desjardins devait l'idée de Pontigny à Geddes, comme Geddes devait la sienne à Chautauqua. Les « Entretiens » des bords du Serin ne reproduisaient pas pour autant les *summer meetings* de la capitale écossaise, ni celles du New York State.

Dans son tout premier prospectus Desjardins affirme ouvertement ce qu'il a emprunté à Chautauqua et à Edimbourg : « Des *Summer Meetings* et des *Cooperative Holidays* les *Entretiens d'été* gardent la cohabitation familiale, après le labeur utilitaire de l'année ; l'intention de s'instruire, spéciale aux premiers, avec le désir de se reposer ensemble qui fait la

²⁴ Lettre autogr. inéd., N.L.S., MS 10549, ff. 159-60.

²⁵ Pour ce renseignement je suis redevable à l'amabilité de Catherine Peyrou. Ces photographies, primitivement conservées à Pontigny dans des boîtes à chaussures, que négligea d'inspecter la Gestapo, lorsqu'elle saisit presque l'entièreté des archives de Pontigny, ont permis de restituer, pour la plupart, les noms des participants aux décades successives. Elles appartiennent actuellement aux archives de Cerisy.

bonhomie des secondes ²⁶ ». Chautauqua, Édimbourg et Pontigny avaient en commun certes d'être des rencontres d'été, résidentielles, qui facilitaient le rassemblement, en plein air lorsque possible, dans une ambiance informelle et détendue, d'un groupe de gens qui aimait apprendre, débattre, prenait plaisir à se cultiver, prisait la vie de l'esprit. À l'encontre des réunions de Geddes, rencontres urbaines dans une ville capitale, Pontigny était provincial et rural. Il est vrai qu'il y avait là un village déjà, avec son ancienne abbaye, tandis qu'à Chautauqua ce furent les rencontres en pleine nature qui donnèrent naissance au village. Une motivation religieuse créa Chautauqua. Édimbourg était résolument laïque ou du moins religieusement neutre. Entre les deux, Pontigny, mi foi, mi raison, oscillait, tendant au christianisme, tout en accueillant maints incroyants pour des débats tous azimuts. À Chautauqua et à Édimbourg s'inscrivait qui voulait ; on faisait appel au public, au grand public dans le cas de l'organisation américaine. Pontigny, entreprise de petite échelle comparée au modèle américain, se conçut comme une société privée et le demeura. Il y fallait une invitation. À l'ouverture anglo-saxonne (les Écossais pardonneront l'adjectif) répondait la clôture française. Pontigny, malgré son indéniable conscience sociale — et, dans les années trente, son socialisme de Manien — accueillait une élite : intellectuels et écrivains, hommes et femmes, les plus éminents de l'époque. Élitisme français opposé au populisme britannique. Contrairement à Chautauqua et à Édimbourg, cependant, Pontigny, à l'exception de quelques activités ancillaires pour la jeunesse, organisées dans les années trente, n'offrait pas d'enseignement proprement dit. Dans son prospectus Desjardins dit bien « s'instruire » et non « instruire ». Sur l'herbe de Chautauqua et d'Édimbourg on offrait des cours, des enseignants professant à des apprenants, dans une sorte de mini-université de tous les âges. À Pontigny au contraire, sous la charmille, se tenait un colloque, informel certes, mais où ne se rencontraient, à quelques exceptions près, que les grands esprits. La particularité de Pontigny fut que Desjardins, tout en suivant l'internationalisme de Geddes, y créa un foyer pour l'analyse et l'échange des idées au plus haut niveau d'intelligence et d'érudition, encore que l'ambiance y fût souvent bonhomme et qu'entre les débats, on sût se détendre, voire s'amuser. Le milieu médiéval de l'ancienne abbaye devint un laboratoire d'idées européen pour la première moitié du vingtième siècle. Notons que, et Chautauqua, et Édimbourg, et Pontigny pratiquaient, tous

²⁶ Prospectus des « Entretiens », 1910, pp. 10-11.

les trois, le plein-airisme, prenant exemple peut-être, non pas sur les cloîtres monastiques d'antan, mais sur leurs propres contemporains, peintres impressionnistes et post-impressionnistes ou, qui sait, sur les philosophes de l'Antiquité.

Curieux aussi que les lointaines origines de Pontigny se situent dans ces clairières du Nouveau Monde fréquentées jadis par les Iroquois ennemis de la France, origines transmises via les pelouses de l'Écosse et l'œuvre du pionnier pédagogique que fut Patrick Geddes dont l'influence sur Desjardins fut indiscutable. Corrigeons enfin cependant une petite erreur, du moins une fausse impression créée par ce dernier, lorsqu'il parle dans son prospectus des « réunions d'été (*summer meetings*) de quelques universités britanniques ». Il est vrai que d'autres universités, Oxford par exemple, ont suivi l'exemple de Geddes, mais n'oublions pas que celui-ci a d'abord réalisé son initiative en dehors et sans l'aide de l'université d'Édimbourg et même un peu contre elle qui était un peu contre lui. « Le monde », Gide *dixit*, « sera sauvé par quelques-uns. »